

Une Église catholique minoritaire et installée

Philippe Pons, [Le Monde](#), 24 février 1981

Jean-Paul II n'a passé qu'une vingtaine d'heures à l'île de Guam, dernière étape avant le Japon, où il est arrivé ce lundi 23 février à 7 heures (heure de Paris) à l'aéroport de Tokyo. Accueilli dimanche à Agaña (île de Guam) par l'évêque local, Mgr Felixberto Camalho Flores, et M. Mike Mansfield, ambassadeur des États-Unis, le pape a dit quelques mots en chamorro. Puis il a célébré la messe en plein air et béni les malades du Memorial Hospital. A Tokyo, Jean-Paul II a été accueilli par le cardinal Asajiro Satowaki et les dignitaires de l'Église catholique, ainsi que par le ministre des affaires étrangères, M. Masayoshi Ito, et des membres du corps diplomatique. Une centaine de jeunes catholiques agitaient des petits drapeaux du Japon et du Vatican.

Tokyo. - Le Japon, qui est passé de la prohibition à la tolérance du christianisme au siècle dernier, ne peut plus, aujourd'hui, être considéré comme une terre de missions, - bien que la bureaucratie vaticane classe toujours l'archipel dans cette catégorie. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'Église catholique - comme l'Église protestante - s'est paisiblement insérée dans le système social sans en troubler l'ordre ni, au demeurant, éprouver le besoin de se remettre en question. Aussi est-ce, pour le moins, avec lenteur que sont assimilées par le clergé japonais les réformes de Vatican II.

L'Église catholique n'a pas conservé l'image d'une force de progrès véhiculant des idées de justice sociale qu'elle avait eue au dix-neuvième siècle. Socialement, le catholicisme, aujourd'hui, est en gros l'apanage de la classe aisée, ce qui n'est peut-être pas sans expliquer le caractère traditionaliste de l'Église.

Berceau de la foi au Japon, la région de Nagasaki tient, une place à part dans le monde catholique. Certes, l'Église y recrute dans les milieux pauvres, ce qui est une première particularité. Mais, en cette terre des descendants des premiers convertis du seizième siècle, marquée par les persécutions, est née une Église refermée sur ses rites et ses traditions qui, par son particularisme ombrageux, fait songer à celle de l'Irlande d'avant le concile. Pratiquement la moitié de la population de la préfecture de Nagasaki (160 000 habitants) est chrétienne. Mais il y a peu de nouvelles conversions. On y est chrétien de père en fils, un peu comme on hérite d'un privilège

L'Église de Nagasaki forme une sorte de clan qui se mélange peu avec le reste du monde chrétien. C'est le propre de toute communauté martyrisée conservant, bien après les persécutions, un côté sectaire en réaction de défense, mais aussi par souci de maintenir une orthodoxie qui fonde son identité. La communauté chrétienne de Nagasaki a encore été soudée par d'autres martyrs. Trois siècles de souffrances ont culminé avec le bombardement atomique de la ville le 9 août 1945, c'est-à-dire trois jours après celui d'Hiroshima et dont on dit, aujourd'hui, qu'il n'était pas "nécessaire" à la capitulation du Japon. Il eut pour cible le quartier chrétien groupé autour de la cathédrale : 10 000 sur les 74 000 victimes étaient chrétiennes. L'histoire explique sans doute le traditionalisme étroit de l'Église de Nagasaki, où la séparation des sexes pendant la messe et le voile pour les femmes sont de rigueur.

Le renouvellement liturgique a mis des années à pénétrer : ce n'est, par exemple, que depuis 1978 que la formule d'absolution après la confession n'est plus dite en latin. La remise en cause de certains rites pouvait être ressentie comme un phénomène perturbant pour de jeunes vocations ; surtout dans un pays où le rituel, qu'il soit d'origine religieuse ou séculière, est toujours observé méticuleusement. Au Japon, malgré les bouleversements sociaux engendrés par la modernisation, l'Église s'est toujours volontairement tenue à l'écart du tourbillon : si les réformes de Vatican II lui paraissent "tombées du ciel", c'est précisément qu'elle n'a jamais été secouée par aucun débat profond, se contentant d'appliquer les méthodes qui ont fait leur preuve ailleurs.

Immobilisme et stagnation

Il n'y aurait sans doute pas lieu de s'appesantir sur le conservatisme de l'Église nippone s'il ne s'accompagnait d'une inquiétante stagnation du nombre des baptisés, et l'on peut se demander si les deux phénomènes ne sont pas liés. En 1979, le nombre des baptisés n'avait pas encore atteint le chiffre de 400 000, et l'on notait une régression importante des baptêmes d'enfants. Quant à l'âge moyen des prêtres et des religieuses, il est légèrement plus élevé qu'autrefois.

On peut, certes, faire valoir que l'Église tient davantage à son rayonnement qu'à une augmentation arithmétique du nombre de ses fidèles et que, d'autre part, le milieu japonais est difficile à pénétrer - d'autant plus aujourd'hui - qu'il repose sur une société matérialiste : toutes les grandes religions, d'ailleurs, rencontrent les mêmes difficultés, notamment la désaffection des jeunes. Il reste que l'Église japonaise ne paraît pas en mesure, actuellement, de répondre aux aspirations spiritualistes d'une partie de la population dont l'industrialisation à outrance lamine chaque jour davantage les modes de vie et qui se tourne parfois vers les "nouvelles sectes".

L'immobilisme de l'Église japonaise, auquel tentent de remédier de timides initiatives inspirées de Vatican II, tient sans doute moins à un éloignement géographique du reste du monde chrétien qu'à un certain mimétisme de l'environnement : elle s'est si bien fondue dans la société qu'elle en a épousé bien des caractéristiques. À commencer par la centralisation qui ne favorise guère les initiatives de la base. Or, l'Église japonaise est une puissante institution : "Malgré le nombre infime des chrétiens, la multiplication des appareils est telle que l'on peut raisonnablement douter parfois de leur utilité", écrit le père Chegaray¹.

Une prise en charge totale

On compte seize diocèses, dix-sept évêques, un nonce, sept cent quatre-vingts paroisses, parfois minuscules. Dans chaque diocèse existent, au moins, treize bureaux avec de multiples subdivisions et, au niveau national, seize commissions centrales. À cela s'ajoutent les institutions créées après le concile mais qui paraissent surtout animées, écrit un chrétien japonais, dans le bulletin des missions étrangères de Paris², par la "volonté de ne surtout pas déranger le statu quo et de ne pas déplaire aux évêques qui, à leur tour, ne veulent pas déplaire aux missionnaires étrangers ni à leurs prêtres ni aux fidèles". "Ne pas déplaire" et faire "bonne impression" au pape ont été d'ailleurs le leitmotiv des prélats dans la préparation de la visite de Jean-Paul II, qui a été décidée par le haut clergé sans jamais que les fidèles aient été consultés : ils ont appris la nouvelle par la presse.

La paroisse fonctionne comme tout groupe au Japon, c'est-à-dire conformément à une structure pyramidale. Mais précisément pour cette raison il est difficile qu'elle devienne une communauté vivante. Certes, on peut faire remarquer que si la paroisse n'avait pas épousé la structure traditionnelle du groupe elle ne fonctionnerait pas. Entrer dans l'Église représente pour un Japonais, comme pour tout homme, un choix. Mais dans son cas il est en outre synonyme d'une coupure avec les autres groupes auxquels il appartenait (notamment de la famille soudée autour du culte des ancêtres). Dès lors, une paroisse doit assurer une prise en charge totale, à la fois spirituelle et matérielle. Mais cela tend inmanquablement à mettre l'accent sur son côté institutionnel au détriment de l'esprit du message chrétien.

Un autre problème, lié au précédent, est celui de la participation de l'Église à la vie sociale. Des efforts importants ont été faits en matière d'éducation et d'œuvres de bienfaisance. Plus de cent cinquante mille jeunes sont inscrits dans les établissements catholiques (douze universités, cent treize écoles secondaires, quatre-vingt-treize écoles moyennes, cinquante-quatre écoles primaires). Et six cents jardins d'enfants reçoivent plus de cent dix mille petits Japonais. Ces établissements sont fréquentés en majorité par des non chrétiens, et le corps professoral n'est composé que d'une minorité de catholiques. Religieux, l'enseignement l'est finalement peu, mais là ne réside sans doute pas la carence la plus grave les écoles chrétiennes ne se singularisent en rien des autres jouant le jeu d'un système élitiste, fondé sur une compétition extrême qui, participant du matérialisme ambiant, a tendance à assimiler échec et pauvreté.

Qu'il s'agisse de l'éducation ou de la bienfaisance, l'Église a une action humanitaire certaine, mais elle paraît aussi "au service d'une couche relativement privilégiée de la population"³. Le taux de pratique dominicale régulière est de l'ordre de 34 %, ce qui est plus élevé qu'en France, par exemple. Cependant, on peut se demander si cette piété et la générosité de certains ne sont pas un alibi "dispensant" d'actions plus audacieuses pour lutter contre les injustices sociales. Une question, sur les dimensions sociales de renouveau chrétien, que pose notamment l'évêque de Sapporo, Mgr Tomizawa, invitant les chrétiens à un examen de conscience.

Derrière l'apparent immobilisme de l'Église visible, le monde catholique est loin d'être entièrement passif. Mais le caractère monolithique de l'appareil est tel que la contestation s'exprime le plus souvent à l'extérieur de l'Église ou sur ses "marges". De ce point de vue, la visite de Jean-Paul II a joué un rôle de révélateur de différents courants souterrains. Certes, personne ne conteste la venue du pape en tant que pasteur de l'Église. Mais certains appréhendent l'utilisation politique qui pourrait en être faite : l'offre de financement du voyage par des personnalités d'extrême droite, la caution que cherche à obtenir de Rome le clergé shintoïste qui, en symbiose avec les milieux dirigeants, travaille au réarmement moral du pays, enfin la contribution du pape à un rehaussement de l'image de l'empereur à l'étranger, dont le nom reste associé à la période militariste, sont parmi les questions soulevées.

Il existe dans le monde catholique plusieurs visions de l'Église qui forment des courants plus ou moins structurés. Il y a d'abord ceux qui posent la question de la "japonisation" du message chrétien. Toute l'œuvre d'un écrivain catholique comme Shusaku Endo, que l'on compare à celle de Graham Greene, est le fruit de cette réflexion sur l'identité chrétienne dans la culture japonaise⁴. Cette tendance existe aussi chez les

¹ La Marginalité dans l'Église au Japon, n° 68 de *Spiritus*, septembre 1977.

² *Écho de la rue du Bac*, no 124, décembre 1978.

³ *Informations catholiques internationale*, décembre 1977.

⁴ Dans un de ses livres les plus connus, *Chinmoku* (Silence), qui se passe au temps des persécutions, Endo fait dire à l'un des protagonistes s'adressant à un prêtre qui, sous la torture, a renié la foi : "Tu as été vaincu par le marécage japonais", signifiant par là que le christianisme tel qu'il est présenté ne peut s'enraciner dans une mentalité japonaise. La plupart des livres de Shusaku Endo ont été traduits en anglais. Certains en français.

protestants. Chez Endo, le rejet d'une Église trop "romaine" dépasse la simple question de la spécificité japonaise (ou supposée telle) : "Franchement, l'Église japonaise ignore la société, ne comprend pas les souffrances du peuple, - la question de la limitation des naissances, par exemple, est un problème crucial dont je souhaite que le pape mesure l'importance", nous dit-il, "mais, ajoute-t-il, vient-il vraiment pour voir la réalité japonaise ?"

Beaucoup d'intellectuels chrétiens sont en fait hostiles au "triomphalisme" de l'Église - dont l'exposition à Tokyo des trésors du Vatican et le côté "superstar" que prend la visite du pape sont des manifestations. Il est choquant, disent certains, que le pape vienne au Japon pour parler et moins pour écouter. Cette aspiration à un retour vers le message évangélique originel représente un courant profond du christianisme au Japon : "l'Église sans Église" (mukyokai) est née au début du siècle et s'est développée indépendamment de tout dogmatisme mais elle a tendance à ne conserver de l'Évangile qu'un vague moralisme.

Les écrivains chrétiens

D'une manière générale, les écrivains chrétiens, même lorsqu'ils se situent dans le camp conservateur, comme par exemple Ayako Sono, l'une des plus célèbres, sont, sans doute plus que d'autres, sensibles aux problèmes sociaux et existentiels. Ils voient dans le christianisme une sorte d'antidote à l'"optimisme nihiliste" ambiant. Pour certains, comme Kunio Ogawa, dont le monde romanesque baigne dans un mysticisme diffus, le christianisme dans sa forme occidentale peut, contrairement à ce que pense Endo, avoir l'effet d'un "choc culturel" sur les Japonais pour leur faire prendre conscience de la "pauvreté spirituelle qu'accompagne la prospérité actuelle".

Un autre courant se veut plus militant. L'Église doit non seulement être plus proche des humbles mais aussi être engagée et se "libérer de son ghetto spirituel pétrifié". C'est le cas de la commission Justice et Paix, qui cristallise des courants divers - venus aussi de l'Église protestante - mettant en cause les institutions au nom de l'Évangile et tentant de lier la foi et l'action temporelle. Comptant dans ses rangs un évêque. Mgr Soma, elle insiste sur la nécessité de l'émergence d'une Église à la fois instrument de critique des puissants et de solidarité avec les peuples opprimés, notamment en Asie (la commission est, par exemple, très active dans les affaires coréennes) Mais certains chrétiens lui reprochent son idéalisme. Le mouvement n'est d'ailleurs pas exempt de tiraillements internes.

Parce qu'elle constitue un appareil centralisateur qui tolère mal le débat, l'Église japonaise a engendré un phénomène de marginalisation de prêtres et de missionnaires qui ont choisi délibérément de s'exclure des appareils - ou se sont retrouvés poussés à l'extérieur - pour se fondre dans cette couche de la population que l'Église ne touche guère : le monde ouvrier. Le phénomène n'est pas nouveau (et de ce point de vue, les chiffonniers du Père Valade à Kobé sont sans doute des précurseurs), mais il prend aujourd'hui un caractère plus engagé et dépasse la simple activité de bienfaisance: beaucoup de jeunes prêtres ont conscience que les tâches purement ecclésiastiques ne font qu'entretenir une machine qui tourne à vide, sans prise sur le monde réel.

En tant que mouvement, la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) se situe dans ce courant en refusant d'être un instrument de l'apostolat en milieu ouvrier et en cherchant, au contraire, à se définir en fonction de l'univers où se déploie ses activités.

Il existe en outre un bourgeonnement de groupuscules plus ou moins intégrés à l'Église. Certains s'opposent à l'institution dont ils dénoncent le caractère autoritaire et oppressif ; d'autres - bien moins organisés que le mouvement de Mgr Lefebvre en France - insistent sur les dévotions et les rites. Comme la JOC, certains cherchent enfin à se définir indépendamment de tous les circuits "normaux" de l'appareil ecclésiastique ; c'est le cas du Centre universitaire catholique (shinseikaikan), qui est à la fois un centre pour les intellectuels et une aumônerie étudiante, coordonnant les clubs catholiques d'une vingtaine d'universités. Ceux-ci sont extrêmement ouverts et ignorent le prosélytisme : "Les Japonais y entrent parce qu'ils savent qu'ils auront l'occasion d'approfondir leur connaissance du christianisme sans se trouver dans une situation personnelle contraignante", écrit le Père Chegaray.

Toutes ces "déviances", dont la plupart constituent un effort pour incarner la foi dans la vie, attestent que le rayonnement chrétien dépasse de beaucoup ! Église institutionnelle. En cela, les catholiques ne sont pas étrangers aux quêtes qu'engendre l'inquiétude latente d'une société dont la prospérité voilée peut-être un certain désarroi spirituel. C'est en tout cas dans le creuset de ces "déviances" que résident les possibilités de renouvellement de l'Église japonaise.